

Tu verras bientôt, Ripart, que je ne m'étais pas trompé et que, sans l'entendre, j'avais deviné ce qu'ils disaient.

A onze heures, M. Hector sortit du bal. Je m'élançai sur les pas de mon homme, bien décidé à le filer toute la nuit, s'il lui plaisait de ne pas rentrer chez lui à l'heure où les honnêtes gens vont se coucher. Il descendit la rue Blanche, la rue de la Chaussée-d'Antin, traversa le boulevard et entra au café Napoléon. Je me plantai sur le boulevard et j'attendis. A minuit et demi, il sortit du café ; je le suivis jusqu'à la rue de Berlin, où je le vis entrer au n° 6.

Lundi, de bonne heure, j'étais rue de Berlin, en quête de renseignements. Une marchande à la toilette, vieille et bavarde, m'apprit tout ce que je désirais savoir. Ce jour-là et le lendemain, M. Hector Vidal resta chez lui toute la journée. Il me permit ainsi de recueillir de nouveaux et précieux renseignements sur son intéressante personne. Enfin, hier mercredi, il sortit à midi ; il alla prendre une voiture de remise, pendant que je me procurais vivement un coupé de place. Il se rendit directement rue de Meaux, et entra dans la maison où Georgette et Albertine demeuraient il y a deux ans. De là il se fit conduire rue Berthe, ensuite rue Saint André-des-Arts. Il resta un instant chez le concierge et, en sortant, il congédia son cocher. Moi, je gardai mon coupé. Après être allé à l'imprimerie où M. Sarrue a été employé pendant quelques mois comme correcteur, je vis M. Hector se diriger en ligne directe vers la rue Galande. Avant d'y arriver, il alluma un cigare. Il suivit la rue jusqu'au bout, puis il revint sur ses pas en marchant lentement, se donnant l'air d'un flâneur indifférent à tout ce qui se passe autour de lui ; mais arrivé devant le n° 17, où demeure M. Sarrue, il s'arrêta trois secondes, le temps de jeter un regard du haut en bas de la maison.

Je compris qu'on lui avait donné l'adresse de M. Sarrue à l'imprimerie, et qu'il ignorait que Georgette ne demeure pas avec lui. Probablement très satisfait de sa journée, M. Hector gagna le bord de la Seine, où il prit de nouveau une voiture pour se faire mener rue du Château d'Eau. Il a là un autre logement, un pied-à-terre, soi-disant, car on croit qu'il habite la banlieue de Paris. De plus, on ne le connaît point sous son véritable nom, rue du Château-d'Eau. M. Hector Vidal s'y fait appeler Ulysse de Rosières.

Mon cher Ripart, tout ce que je pourrais te dire encore serait superflu, n'est-ce pas ?

—Avec cela seulement et en rappelant le guet-apens de la rue Vaugelas, répondit Ripart, il y a plus qu'il ne faut pour lui faire un dossier qui intéresserait beaucoup un juge d'instruction. Tu peux dès aujourd'hui le livrer à la justice.

Les yeux de Mouillon se remplirent de lueurs sombres.

—Non, répliqua-t-il d'une voix creuse, cela ne suffirait pas. Le guet-apens de la rue Vaugelas est de l'histoire ancienne ; c'est au moment où il tentera de commettre un nouveau crime que je veux mettre la main sur ce misérable.

—Alors tu crois...

—Je suis sûr qu'il me donnera la satisfaction que j'ai si patiemment attendue. Avant peu nous entendrons parler de lui. Donc, attention, Ripart, et ne nous endormons pas. Pendant que tu feras bonne garde rue Galande, je travaillerai de mon côté. L'amorce est ici, au-dessus de nos têtes ; M. Hector ou M. Ulysse voudra mordre à l'appât et, comme le poisson, il ne verra point l'hameçon.

X

Mouillon n'avait certainement pas réservé à Ripart la part la plus difficile du travail. Comme son camarade, Ripart était un homme d'action, résolu, plein d'énergie et digne d'être son associé ; toutefois, ce dernier reconnaissait la grande supériorité de Mouillon. Il disait de lui :

—Il a l'esprit qui médite et l'intelligence qui conçoit ; moi, je le complète en mettant à sa disposition mes yeux, mes jambes et mes bras.

Pour le moment, le rôle de Ripart consistait à continuer à faire bonne garde autour de Georgette et à avoir les yeux constamment fixés dans la rue Galande.

Ripart savait quelle importance Mouillon attachait à la capture de l'homme de la rue Vaugelas. Mouillon lui avait dit :

—Pour cela, s'il le faut, je dépenserai les six mille francs que j'ai économisés avec tant de peine. En effet, depuis quelques mois déjà, toutes les dépenses de Ripart, qui n'était pas riche, étaient payées par Mouillon. Et Ripart, partageant complètement les idées de son ami, trouvait que mettre la main sur M. Hector était également pour lui une affaire d'honneur.

Le lendemain du jour où Mouillon était venu lui communiquer les renseignements qu'il avait recueillis sur M. Hector Vidal, qui se faisait appeler aussi Ulysse de Rosières, Ripart fumait tranquillement sa pipe, les bras appuyés sur le balustre de sa fenêtre, pendant que son regard, plongeant dans la rue, errait continuellement d'un bout à l'autre des trottoirs.

Georgette venait de descendre, il l'avait vue entrer dans la maison où demeurait Jacques Sarrue. Celui-ci était absent. C'est ce moment que Georgette choisissait tous les jours pour aller faire le ménage du poète.

Tout à coup, l'attention de Ripart fut attirée par un individu d'assez mauvaise mine, dont les allures mystérieuses ne tardèrent pas à lui paraître suspectes.

—Pourtant, se dit-il, ce n'est point là le signal-facilement de visage que de nom.

Néanmoins, l'individu se promenant toujours de long en large, sans s'éloigner beaucoup du n° 17, il continua à l'observer.

Vingt minutes s'écoulèrent. Georgette reparut dans la rue. Au même instant l'homme s'arrêta sur le trottoir opposé. Il fit un mouvement, qui n'échappa point à Ripart, et ses yeux restèrent fixés sur la jeune fille. Il venait évidemment de la reconnaître, et il sembla à Ripart qu'il avait prononcé ces mots :

—C'est elle !

Mais Georgette n'étant sortie d'une maison que pour entrer immédiatement dans une autre, l'individu eut l'air d'éprouver une déception. Il resta encore un instant immobile sur le trottoir, regardant la façade des deux maisons, puis il entra dans la boutique d'un marchand de vin traiteur.

—Maintenant, se dit Ripart, je ne doute plus ; celui-là n'est pas M. Hector Vidal, mais c'est certainement un espion envoyé par lui, un mercenaire à ses gages. Mouillon avait raison, ça va chauffer. Malgré l'envie qui lui prit de voir l'individu de plus près, il résista à la tentation d'aller boire un verre de vin au cabaret.

—Il peut se faire que cet homme se tienne sur ses gardes, pensa-t-il ; autant que possible, il faut que je le surveille sans me montrer. Mais il faudra attend de lui.

L'agent de M. Hector passa la journée entière à se promener sur les trottoirs de la rue Galande ou chez le marchand de vin, assis à une table près de la fenêtre, et bien placé pour tout voir dans la rue. Un peu avant la nuit, Ripart le vit partir. Il reprut le lendemain vers neuf heures du matin. Après s'être promené assez longuement, comme la veille, il alla reprendre son poste d'observation dans le cabinet. Cette seconde journée se passa absolument comme la précédente, sans aucun incident utile à noter.

Ripart avait informé Mouillon de ce qui se passait et celui-ci lui avait répondu :

—Il ne faut pas perdre de vue un instant l'homme de M. Hector. Sa mission est assurément de savoir exactement ce que fait Georgette, quelles sont ses habitudes et, lorsqu'elle sortira, de la suivre partout où elle ira. Ce que de mon côté je dois faire à M. Hector me donne à penser qu'il songe à un enlèvement. Comment s'y prendra-t-il ? Je l'ignore pour le moment ; mais je le saurai bientôt.

Le dimanche matin, comme Georgette descendait pour aller chercher son déjeuner, Ripart se trouva dans l'escalier sur son passage.

—La journée promet d'être belle, aujourd'hui, mademoiselle Georgette, lui dit-il, est-ce que vous ne ferez pas une petite promenade ?

—J'irai à Boulogne voir madame Bertin, répondit-elle. Il est convenu que j'irai tous les dimanches.

—Est-ce que vous irez seule à Boulogne ?

—Non, M. Sarrue m'accompagnera.

—A la bonne heure !

—Vous croyez donc, monsieur Ripart, que je ne pourrais pas aller seule à Boulogne ?

—Oh ! je n'ai pas voulu dire cela ; mais voyez-vous, mademoiselle Georgette, il vaut toujours mieux, quand vous sortez et que vous allez un peu loin, qu'un ami vous accompagne. Je ne dis pas une amie, je sais que vous n'en avez plus.

—Et je n'en aurai jamais, répliqua vivement la jeune fille ; je sais ce qu'il en coûte de croire à l'amitié d'une Albertine, et je me souviendrai toujours de ce que j'ai souffert cette affreuse nuit que j'ai passée au poste.

—Où je vous ai menée, mademoiselle Georgette ; tenez, chaque fois que je vous vois, je me fais toutes sortes de reproches ; je me dis que j'aurais dû voir de suite que vous étiez innocente. Mais pour vous comme pour moi, c'est un mauvais souvenir. Vous ne m'en voulez plus, n'est-ce pas ?

—Je ne vous en ai jamais voulu, monsieur Ripart, vous avez obéi à un ordre de votre chef et vous me preniez pour Albertine.

—C'est égal, nous n'aurions pas dû commettre une erreur pareille.

—C'est passé, monsieur Ripart, ne parlons plus de cela.

—Vous avez raison, mademoiselle Georgette ; mais j'ai le droit de me rappeler que je vous ai vue pleurer et me supplier, les mains jointes, et que je n'ai voulu ni vous entendre, ni voir vos larmes. Aussi, vous pouvez me croire, je suis aujourd'hui un de vos amis, et si quelqu'un voulait vous faire du mal, je me ferais tuer pour vous défendre.

—Je vous remercie, monsieur Ripart ; heureusement, je n'ai plus rien à redouter de personne.

Ces paroles échangées, Georgette alla faire ses achats et Ripart, ayant les renseignements qu'il désirait, s'empressa de rentrer dans sa chambre et de courir à la fenêtre. L'agent de M. Hector était dans la rue.

A onze heures et demie Ripart était habillé, prêt à sortir. Les yeux dans la rue et l'oreille au guet, il entendit Georgette fermer la porte, puis le bruit de ses pas dans l'escalier. Il attendit une minute et sortit à son tour. La jeune fille n'était déjà plus dans la rue Galande. Mais, certain qu'elle suivait le bord de la Seine jusqu'à l'endroit où Sarrue devait l'attendre, il se dirigea rapidement vers le quai. Il ne tarda pas à voir Georgette marchant d'un pas léger et pressé le long des parapets. L'agent de M. Hector la suivait à vingt-cinq pas de distance.

La figure de Ripart s'épanouit et un sourire moqueur glissa sur ses lèvres.

—Tout va bien, se dit-il gaiement ; nous allons faire queue ainsi jusqu'à Boulogne. Ce sera très amusant.

Le soir, Georgette et Jacques Sarrue rentrèrent vers sept heures pour dîner ensemble. Ripart ne rentra que deux heures plus tard. Georgette ne l'avait point vu à Boulogne. Dès qu'il eut allumé sa lampe, Ripart prit sa plume, une feuille de papier, et écrivit à Mouillon ce qui suit :

—Mademoiselle Georgette et M. Sarrue sont allés à Boulogne. L'homme de M. Hector les a suivis ; il les a vus dans le jardin de la veuve Bertin.

—Quand M. Sarrue et mademoiselle Georgette sont sortis de chez madame Bertin pour revenir à Paris, l'homme ne les a pas suivis, il est resté plus d'une heure encore à Boulogne, se promenant autour de la maison. Une femme, avec laquelle il a causé un instant, lui a donné des renseignements sur la veuve Bertin.

—Je ne sais pas quel parti M. Hector pourra tirer de ses renseignements. Indiquez-moi ce que je dois faire.

Ripart plia sa lettre, sur laquelle il mit l'adresse de Mouillon, puis l'ayant ornée d'un timbre-poste, il sortit pour la mettre dans la boîte du bureau de poste. Cela fait, il sentit qu'il avait faim et se souvint qu'il avait oublié de dîner. Il entra chez le marchand de vin traiteur où l'agent de M. Hector était à son poste d'observation et se fit servir à manger.

Quand, à onze heures, il rentra dans sa chambre, il n'entendit plus aucun bruit au-dessus de sa tête. Il comprit que Jacques Sarrue avait quitté Georgette et que celle-ci était déjà couchée.